

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

~~~~~  
*Ce Journal paraît tous les dix jours, le 1<sup>er</sup>, le 10 et le 20 de chaque mois. Chaque numéro contient de une à cinq Gravures coloriées : Modes, Meubles et Bijoux. — Les bureaux sont : rue La Boétie, n<sup>o</sup> 62.*  
 ~~~~~

~~~~~  
*Le tirage est limité à 1.250 ex. numérotés. — Le prix de l'abonnement est fixé à 100 francs par an pour la France et 120 francs pour l'Etranger. Il est tiré en sus 29 ex. de luxe : dont 5 sur vieux Japon avec 3 états des grav. à 500 fr. par an ; 12 sur Japon impérial avec 2 états à 300 fr. et 12 sur Japon impérial à 200 fr. — Il n'est pas accepté d'abonnement d'une durée inférieure à un an.*  
 ~~~~~

PARIS.

Ce 31 juillet, 1912.

Je tenais absolument à interviewer le bey de Tunis, notre hôte princier du 14 juillet. C'était un peu difficile, parce que le Gouvernement oppose ordinairement toutes sortes d'obstacles à notre industrie, dès qu'il s'agit d'un de ses vassaux : il a toujours peur que nous commencions la conversation en demandant poliment : « Eh bien, comment ça va-t-il chez vous, monsieur le Protégé ? » et que le protégé réponde, comme la princesse de la chanson : « Cher monsieur, ça va très mal ! J'ai les pieds pourris par les fers et le reste par les affaires ! »

Mais ce gouvernement pusillanime se méprend sur mon patriotisme ! Loin de moi la pensée de soulever de si dangereuses questions. Si je voulais voir Son Altesse, c'était simplement pour causer de femmes et de toilettes, ainsi qu'il convient entre hommes du monde. Donc, sachant qu'on me refuserait sa porte, je pris le parti de la franchir subrepticement. Dès lors ce ne fut plus qu'un jeu : quand il y avait une brigade de police politique, il n'y avait plus de brigade de la sûreté ; et maintenant qu'il y a une brigade de la sûreté, chargée de défendre la Préfecture contre ceux des amis de Bonnot qui sont encore en liberté, il n'y a plus de brigade politique. Voilà pourquoi je pénétrai dans les appartements du bey de Tunis comme dans une simple Tripoli-

Ex. N^o 867

taine : et même mieux , parce que j'avais le sentiment que j'en pourrais sortir quand je voudrais , pour peu que cela me fit plaisir , et sans être retenu sur la place par un déplorable respect humain .

Au moment où j'entrai , Son Altesse était en train de se déshabiller pour se mettre au lit . Je me hâtai de noter que , semblable en cela à tous les Orientaux distingués , il ne porte pas de chaussettes , mais des bas de soie blanche , extrêmement fins . Dès qu'il m'aperçut , il prononça sans s'émouvoir :

— Tiens , c'est vous ! Comment ça va-t-il ?

Sachant que les cabinets changent souvent , il m'avait pris pour le nouveau ministre des Affaires-Etrangères . C'est bien là-dessus que j'avais compté . Je ne laisse , comme on le voit , rien au hasard . La glace étant ainsi rompue , je répondis évasivement :

— Altesse , je voudrais savoir si c'est vrai que vous n'avez qu'une femme . Tous les journaux l'affirment , et cela m'étonne .

Sa noble figure s'illumina d'un éclair de franche gaieté :

— Je n'ai qu'une femme légitime , dit-il , alors que le Coran m'en permet quatre ! Mais je m'accorde des odalisques : il n'y a pas de texte qui limite le nombre des odalisques !

— Je respire , fis-je . Votre modération manquait tant de couleur locale !

— A propos de couleur locale , fit-il , montrant un empressement à changer de conversation qui prouvait combien son esprit oriental répugnait à demeurer longtemps sur un sujet scabreux , les dames tunisiennes vont être bien contentes des nouvelles que je leur apporterai . Vous n' imaginez pas comme elles ont souffert , l'année dernière , quand elles ont appris que vous autres Français , ou plutôt Françaises , prétendiez arborer la jupe-culotte ! Et tout cet étalage de modes persanes , d'ailleurs ! quel intérêt cela pouvait-il avoir pour nos Tunisiennes , qui ont toujours porté de telles toilettes , et des caleçons ? Bien entendu , j'étais dans un état d'esprit tout différent . Je me disais : « Quel bonheur ! Je n'aurai pas à dépenser un sou cette année pour habiller mes jeunes personnes : elles n'auront qu'à fouiller dans le tiroir de leurs grand'mères ! » Mais voilà que tout est changé : ces machines-là ne se portent déjà plus . Enfin , je pourrai encore leur coller tous mes vieux turbans , avec aigrettes . J'en ai encore vu beaucoup , dans les soirées officielles , de ces machines-la , et j'en ai des tas . Ça me fera une économie ... Cependant les grands chapeaux ne sont pas , je m'en suis aperçu , complètement abandonnés : c'est , m'a-t-il semblé , une question d'heure , de moment dans la journée ... Mais j'ai envoyé une caravane dans

le Tchad : il y a là des chapeaux de paille à plumes d'autruche , qui ne mesurent pas moins d'un mètre de diamètre ; ils sont tout spécialement réservés aux sorciers . Sur une femme , ils seront un enchantement !

Cette plaisanterie me parut d'une grande exactitude philologique , mais grossière . Toutefois je m'abstins d'en rien laisser voir .

— Et la tenue , la nouvelle tenue des troupes ? demandai-je .

— Je n'ai pas regardé ! répondit-il , nonchalamment .

— Comment , vous n'avez pas regardé ! Vous qui êtes un militaire ! Du moins je le suppose , puisque vous êtes toujours habillé en général .

— C'est justement pour ça : je suis militaire . Alors j'ai remarqué qu'au bout de huit jours de campagne tous les uniformes de toutes les armées du monde deviennent de la même couleur : couleur de boue , avec des taches de graisse . Au point de vue de la guerre , tous ces changements sont donc parfaitement indifférents . Et en temps de paix les soldats sont généralement occupés à balayer les écuries , besogne pour laquelle ils sont vêtus de bourgerons blancs . Et ils resteront toujours vêtus de bourgerons blancs pour ça : autrement , je suppose qu'ils feraient peur aux chevaux . Alors , vous comprenez , ce n'était pas la peine de m'occuper de ces histoires .

... Cependant qu'il parlait , je le vis manier de petits souliers de femme , entièrement bardés d'acier .

— Qu'est cela ? demandai-je .

— Ah ! dit-il , c'est une invention d'un bottier parisien , et vous m'en voyez fort satisfait . Figurez-vous que , dans les tramways de ma capitale , les conducteurs européens passent leur temps à marcher sur les pieds des mulsumanes , dans l'espoir de les entendre crier . Je vais lancer ces souliers cuirassés à Tunis : ils auront le plus grand succès .

PIERRE MILLE.

~~~~~

On voit encore paraître quelques ombrelles nouvelles ; les dernières sont toutes petites , très petites , infiniment petites et de forme bizarre , à dôme élevé et à arêtes vives . Nos dames les élèvent à bras tendus au-dessus de leurs gigantesques chapeaux . Ne voient-elles donc pas qu'il serait plus aisé et plus logique de faire le contraire et de tenir ces prétendues ombrelles sous les ailes plus vastes de leurs capelines ?

~~~~~

L'hermine se porte beaucoup cet été , — pas en manteau , certes , encore qu'il faille tout attendre de la logique de la mode ; mais

en garniture aux robes de lingerie . Une jolie disposition consiste à faire border une tunique et un grand col de Malines d'une rangée de petites queues mouchetées . Sur une robe de linon blanc cela est d'un très heureux effet . Pour compléter cette garniture , une élégante pique deux petites têtes à sa ceinture et au milieu de son décolleté .

~~~~~

#### L'EXOTISME ET L'ÉRUDITION DANS LA MODE.

Paris a vécu , les dernières semaines de la *season* , un rêve des Mille et une Nuits . Parées de tuniques de brocart , ceinturées d'orfray , la tête rehaussée de turbans à ramages , les mondaines ont évoqué , pour notre joie , les époques fastueuses de Schéhérazade et d'Haroun al Raschid .

Perse légendaire et nostalgique , visions effacées et lointaines . . . Car les écharpes soyeuses , les babouches d'or , les boléros scintillants arborés aux galas de l'Avenue du Bois ou aux raouts du Faubourg étonneraient fort les femmes d'Ispahan , de Dizfoul , drapées aujourd'hui dans les frustes tissus imprimés , les lourdes cotonnades de Kirman ou de Recht .

La réalité des temps moroses a tué , en ce pays charmant , la poésie des mirages enchanteurs , et tandis que les Parisiennes glorifient l'art fleuri des sultanes , les Persanes empruntent à nos élégances européennes quelques-uns de leurs plus discutables attraits .

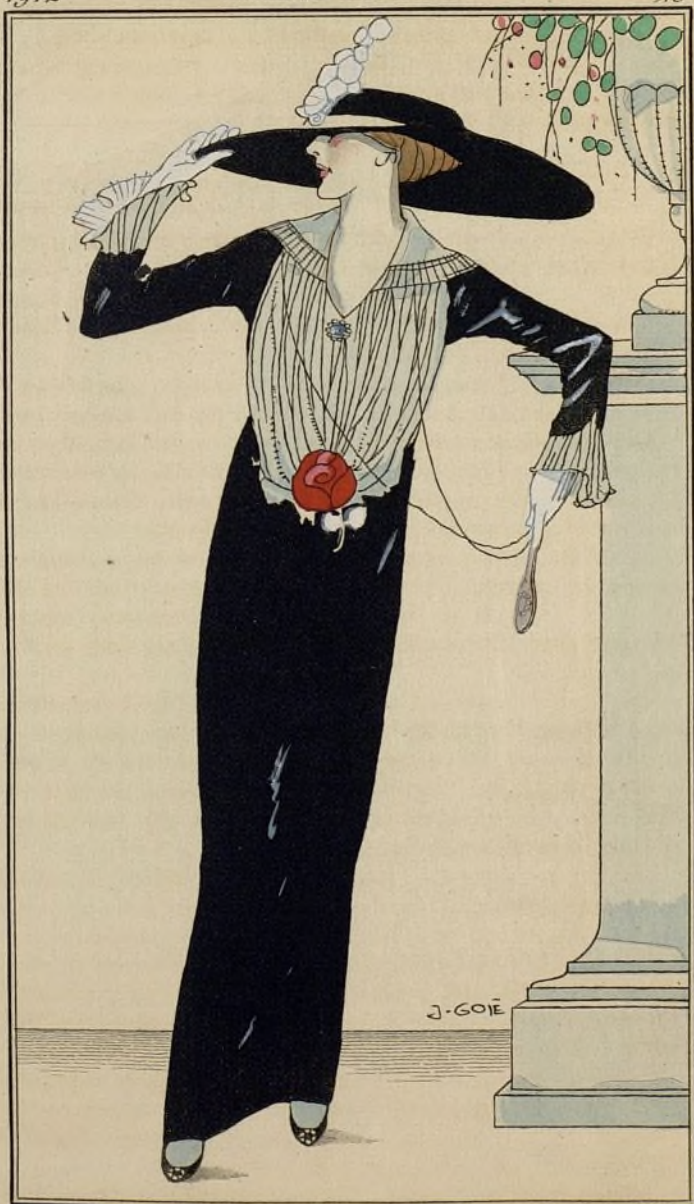
Les professionnelles beautés de Téhéran revêtent actuellement , dans l'ombre parfumée de l'anderoum , les curieuses petites jupes courtes , les « zirjourneli » amidonnées de manière à bouffer largement , imitation servile et bizarre du tutu de nos danseuses , dont le style avait séduit feu S . M . le shah Nasser-ed-Din , lors de ses voyages à Paris .

Echanges charmants , concessions réciproques et mutuelles , copies innocentes . . . mais échanger un yel perlé , un schadour léger et diapré contre un tutu de danseuse , quelle duperie !

Nous avons néanmoins bénéficié de ces tendances exotiques et les bals d'arrière-saison reconstituèrent , avec une fantaisie délicate , les inspirations des artistes les plus illustres de l'Ecole de Hérat : Mançour , Riza Abbâssi ou Mohammed-Kâzhim . Les couturiers parisiens mirent au pillage les récits de voyages et les miniatures des amateurs . Durant deux mois , duchesses ou théâtres citèrent , comme leurs auteurs de chevet , Hafiz , Saâdi ou Firdouzi , poètes immortels de la Perse .

Afin de donner à ces exhibitions un faste nouveau , les élégantes imaginèrent de demander aux littérateurs , aux libret-





*Tourteau de satin noir ouvert sur intérieur de linon blanc plissé -  
Chapeau en peau de soie noire avec garniture blanche.*



Ayuntamiento de Madrid





*Costume de bain en taffetas changeant*





tistes , voire aux revuistes , le scénario de défilés ou de ballets impressionnants : entrées sensationnelles , danses du sabre , enlèvement de princesses captives .

Il y eut alors dans Paris mille piques , mille fâcheries , on se volait indignement les thèmes de cortèges ou les idées d'apothéose et telle grande dame est menacée , paraît-il , actuellement , d'un redoutable procès pour avoir dérobé un prologue ingénieux et coloré , à certain romancier , commentateur précis et glorieux des contes orientaux . . .

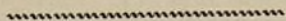
Bal persan de Mme de Chabrilan , bal persan de Mme de Clermont-Tonnerre , bal persan de M. Bemberg . . . Jets d'eaux . vasques embaumées , esclaves nues et soli de flûte à l'ombre des boulingrins , perroquets , marchands d'amulettes , derviches et ballerines , quels souvenirs vous laisserez . . .

Souvenirs précieux et d'incalculable valeur , car , s'il faut en croire les mauvaises langues , trop d'invités costumés en califes profitèrent de l'ampleur de leurs gandourahs pour y dissimuler maints objets d'art ravis sur les consoles ou les étagères . Et l'une des plus délicieuses sultanes de Paris passe son temps , depuis bientôt un mois , à découvrir le goût de ses amis ou leurs faiblesses de collectionneurs pour retrouver , sans éclat ni scandale , telle bonbonnière Louis XV ou tel Copenhague rare .

Ballets persans , Exposition du Pavillon de Marsan , Conférence de M. André de Fouquières , et puis — horreur ! — le Bal des Quat'z Arts ; Perse en défroque , sérail en goguette , vizirs drapés dans des descentes de lit . C'est la fin . . . Les jolies sultanes , encore une fois , auront disparu , pensives , les yeux fixes sous l'arc allongé des sourcils , une rose effeuillée contre les ceintures basses . . .

Mme la Princesse Murat , déjà , donna une fête chinoise et chez Mme Ernesta Stern , l'autre soir , les chlamydes et les peplos ont fait revivre l'antique Hellade . Quel pays chimérique exaltera , l'an prochain , notre spleen fatal , quelle couleur aura notre rêve futur ? . . .

PIERRE DE TRÉVIÈRES.



On voit beaucoup à la devanture des marchands de nouveautés un petit objet auquel les alternatives de pluie et de soleil que nous subissons donnent une indéniable opportunité : c'est la canne-parapluie , que nombre d'élégants et quelques dames aussi ont déjà adoptée . Cette nouveauté est loin d'être absolument inédite . Il semble même qu'elle ne revienne à la faveur de la mode en cet été de 1912 que pour célébrer elle-même son centenaire .



Nous lisons, en effet, dans le *Journal des Dames et des Modes* du 25 août 1812 :

#### CANNES A PARAPLUIE

« Ce sont des cannes d'un nouveau genre qu'on vend sous le passage Feydeau. Elles se composent de quatre rondins ou rouleaux de huit pouces de longueur chacun et se vissant les uns au bout des autres. Ces rouleaux sont creux et forment un étui en manière de cornet effilé. Dans cet étui est un parapluie qui se tend sur huit baleines portées par une verge d'acier.

« Il est heure de spectacle, vous sortez, vous prenez votre bambou, il vient une ondée, vous dévissez vos étuis, vous les serrez dans votre poche, vous ouvrez l'appareil de taffetas et vous voilà sauvé du déluge.

« Cependant, l'orage cesse, mais les ruisseaux sont encore comme des rivières. Vous reployez alors vos baleines; vous remontez vos rouleaux, votre parapluie n'est plus qu'une canne forte et légère; à l'aide de ce point d'appui, vous pouvez sans peine franchir les torrents et gagner la petite loge où vous attend quelque folle personne !

« LE RÔDEUR. »

#### L'AMITIÉ DÉFENDUE.

Du premier instant, le lien qui les unit fut d'amitié et d'amitié pure.

A se trouver ensemble en confiance, à *s'apprendre* l'un l'autre, à s'ouvrir leurs vies par des confidences, sans mensonges et sans emphase, ils goûtèrent un plaisir simple, tranquille et bon. Leur intimité se tissa, tiède de reconnaissance, de délicatesses et de ménagements réciproques.

« Nous avons dû vivre frère et sœur en quelque existence antérieure », disait parfois Mme Racsy.

Et d'Alzac attendri l'approuvait, en hochant la tête.

Un jour, le bruit de leur mariage se répandit. D'Alzac s'en effara.

D'abord, il rit, puis il se fâcha; puis il jura par des serments solennels, publia, répéta à tous les échos son intention formelle de n'épouser jamais, jamais Mme Racsy.

Mais presque personne ne voulut accepter ces dénégations, admettre qu'entre une femme libre, jeune, jolie et un homme tel que lui, existassent d'autres liens que ceux de l'amour.

Alors, pour satisfaire tant de personnes, respectables avec la sensation d'une nécessité, il essaya de l'aimer. Il s'exerça à



l'aimer. Il se demanda s'il ne l'aimait pas déjà depuis longtemps. Car tout le monde ne pouvait se tromper, et tout le monde affirmait qu'il *devait* l'aimer — d'amour !

En quelque temps ses façons changèrent complètement. Lui, si désinvolte, si tranquille, si aisé autrefois, se guinda, se raidit en des attitudes de corps et d'âme ; il arbora des airs de mélancolie et de distraction ; il eut des gants des pieds à la tête. Cela ne l'amusa guère.

Mme Racsy, sans comprendre rien à cette métamorphose, se révoltait parfois. Haussant les épaules, elle déclarait :

— Comme vous devenez bête, mon pauvre ami ! . . .

A quoi il répondait d'un douloureux sourire de crucifié.

Cependant, non sans efforts ni peine, d'Alzac parvint à s'imaginer qu'il aimait. Il eut une jalousie de tigre plein le cœur. Lorsque quelque admirateur baisa la main de Mme Racsy, ses sourcils se rejoignirent et sa gorge contint des rugissements virtuels. Il l'accapara. Au théâtre, au bal, il ne quitta pas des yeux ses épaules. Toujours il les avait considérées avec plaisir, car elles étaient belles, mais, maintenant, il les regardait plus consciencieusement, plus attentivement, par devoir.

Sa passion supposée suivit les phases ordinaires. Il se rendit dupe sans perdre, néanmoins, toute défiance.

Un soir, dans la voiture où il la ramenait, il s'enhardit jusqu'à lui faire une scène de jalousie. De surprise, elle perdit la respiration.

S'étant un peu remise :

— Ah ! on m'a fait la cour ? . . . prononça-t-elle. Hé bien ! qu'est-ce que cela peut vous faire ? . . .

Alors, il lui prit les mains et, tout bas, avec une gêne considérable, il dit :

— C'est que . . . je crois bien que . . . je vous aime ! . . .

Le ton fut piteux. Elle éclata de rire :

— Ah ! voilà . . . voilà donc le secret ! . . . s'écria-t-elle en joie. Hé ! bien non ! mon ami, pas du tout ! . . . Vous ne m'aimez pas, rassurez-vous ! . . . vous ne m'avez jamais aimée . . . Et moi, non plus, je ne vous aime pas ! . . . Ainsi . . .

A ce rire clair et sain, devant l'évidence, toute l'illusion de d'Alzac, l'illusion péniblement entretenue, échafaudée durant des semaines, s'écroula brusquement, s'effondra comme un décor féérique. Il se trouva vide et penaud, incapable même d'une protestation. Au contraire, il respira, soulagé, et avoua d'un sourire mince et confus . . .

— Cela eût, peut-être, pu finir ainsi.

Cependant le monde ne leur pardonna pas de l'avoir trompé,



de s'être insurgés contre lui et ses volontés sagaces . Lorsqu'il fut avéré qu'ils ne voulaient point s'unir , — d'aucune façon , — il répandit sur leur compte des bruits calomnieux . Ils subirent des affronts . Leur amitié devint , pour l'un comme pour l'autre , une source de difficultés sociales , d'ennuis continuels de toutes sortes . Mme Racsy manqua un mariage souhaité . D'Alzac amoureux fut renvoyé à son amie avec des mots piquants .

Alors ils comprirent que le monde exigeait de leur déférence le sacrifice de leur sentiment irrégulier , insolite , illégitime .

D'ailleurs , leur intimité était morte de la crise subie ; une gêne , une défiance invincible subsistaient entre eux quoi qu'ils essayassent ; ils ne trouvaient plus de plaisir à se voir . Les visites de d'Alzac s'espacèrent , de plus en plus rares , courtes et banales .

L'un et l'autre , ils gardaient un souvenir acide des déceptions intervenues ; et ils s'accusaient réciproquement , avec une rancune chaque jour accrue , de leur mauvaise intelligence . Un moment vint où ils ne se ménagèrent même plus en paroles .

Et ils se haïrent de ne pouvoir s'aimer .

ANDRÉ PICARD.

#### MODES.

Les gants de Suède , de soie , de dentelle sont démodés . Une véritable élégante ne veut plus porter que des gants de toile blanche brodés à l'anglaise . Ces derniers ont à peu près tous les inconvénients que des gants peuvent avoir : ils sont très chauds , très salissants , très fragiles et très difficiles à faire entrer sur la main . Ils ne peuvent donc pas ne pas jouir d'une grande et durable vogue . — Les derniers manteaux du soir sont de tulle noir entièrement perlé blanc , avec seulement une grande pèlerine et la bande du bas perlées noir . Que s'il est des dames à qui cet accoutrement paraît un peu trop funèbre , elles peuvent y remédier en posant sur la pèlerine une grande collerette de tulle émeraude ou éminence — à quoi la transparence du tulle noir et des perles donnera une tonalité des plus agréables . — Les talons de cristal et d'or pur firent fureur au printemps , chez les milliardaires et même les simples millionnaires ; mais déjà leur vogue décroît ; les talons de jade commencent , en effet , à les supplanter .

A la feuille de ce jour sont jointes les gravures 13 et 14.

La reproduction des gravures et des articles de ce journal est absolument interdite , même par extrait.

Le Gérant : JACQUES DE NOUVION.

Imp. de Vaugirard, Paris.